

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

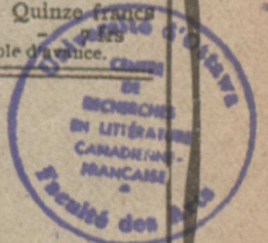
UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs
Six mois - - - - - Huit francs
Strictement payable d'avance.



Mme SCHUMANN-HEINK.

Qui chantera au Monument National, le 11 mars prochain.

S O M M A I R E

- L'Hiver aux champs, (poésie) . . . Alfred Descaries.
- La Bénédicte, (poésie) Emile Nelligan.
- Cousine Yvonne, Françoise.
- Femme, M. O.
- Droit au Cœur Louis Fréchette.
- Lettre d'Ottawa, Yvette Frondeuse.
- A propos d'une poésie, Québecquois.
- Sur une Tombe, Françoise.
- Conférence sur l'hygiène, Françoise.
- Le Sonnet d'Arvers et le Bridge, Inconnu.
- A travers les livres, etc. Françoise.
- Propos d'Etiquette, Lady Etiquette.
- Pages des Enfants: Causerie, Tante Ninette.
- Petite Poste en Famille,
Jeux d'Esprit, Variétés, etc.
- Au But (feuilleton) Marie Thiéry.
- Conseils utiles, Recettes faciles, Etc.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse :- :- :-

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

290 Blvd St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie.

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL MAIN 210

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

AVIS

Vous qui sortez par les temps humides et froids,

Vous qui attrapez facilement un rhume,

Vous qui êtes sensibles de la gorge ou des bronches,

Vous qui êtes enroués, grippés ou enrhumés,

Vous qui crachez ou qui êtes oppressés,

CAPSULES CRESOBENE

Nouvel Antiseptique Volatil aux propriétés merveilleuses.

Pour prévenir ou guérir infailliblement: TOUX, MAUX DE GORGE, LARYNGITES, RHUMES, GRIPPES, INFLUENZA, BRONCHITES, CATARRHES, ASTHME, ETC.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la malle, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature.

LE GIN CANADIEN MELCHERS

CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicamenteuse, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE.
Seuls concessionnaires. Montréal

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

441 STE CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT UN AN \$2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance.	REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL. MAIN 999	A L'ETRANGER : Un an - - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs Strictement payable d'avance.
-------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------

« L'hiver aux champs »

*Il neige !.. C'est l'hiver et sur la route blanche
 Les grelots aux tons lourds égrenent leur chanson...
 La rafale a broyé dans les bois chaque branche,
 Une larme perle au flanc de chaque glaçon !....*

*On dirait qu'un encens s'élève de la terre
 Où le sillon repose en un calme sommeil,
 Et le fier paysan de sa demeure austère
 Contemple son champ triste attendant le réveil !...*

*L'aïeul se chauffe au feu d'une buche d'érable.
 Il a conquis l'aisance à force de labours !
 Il regarde attendri les petits à la table...
 Demain...ces petits là seront des laboureurs !...*

*Et pendant que la neige en flocons, grave, tisse
 L'éphémère linceul de la fécondité,
 Le bon vieux défricheur prie Dieu pour qu'il bénisse,
 Les foyers et les champs de sa postérité !..*

Montréal, janvier 1907.

ALFRED DESCARIES.

« La Benedictine »

*Elle était au couvent depuis trois mois déjà
 Et le désir divin grandissait dans son être :
 Lorsqu'un soir, se posant au bord de sa fenêtre,
 Un bel oiseau y bâtit son nid, puis s'y logea.
 Ce fut là qu'il vécut longtemps et qu'il mangea
 Mais, comme elle sentait souvent l'ennui renaître,
 La sœur lui mit au cou par caprice une lettre...
 L'oiseau ne revint plus, elle s'en affligea.
 La vieillesse neigeant sur la Bénédicte
 Fit qu'elle rendit l'âme, une nuit argentine,
 Les yeux levés au ciel par l'extase agrandis :
 Or, comme elle y montait au chant d'un chœur étrange
 Elle vit, demandant sa place en paradis.
 L'oiseau qui remettait la lettre aux mains d'un Ange!*

EMILE NELLIGAN.

Cousine Yvonne

Quel dommage! me disait Cousine Yvonne, la bonne Cousine Yvonne des Annales, quel dommage que vous ne soyez pas à Paris, pour l'inauguration de notre Université!

— Quel dommage, en effet, répétais-je, après elle, avec un accent de regret plus prononcé encore.

Et quand j'ai lu, il y a quelque temps, le récit de la fête grandiose d'ouverture de cette Université de la jeune fille, je l'ai saluée comme l'accomplissement d'un grand rêve, démonstration frappante de ce que peuvent la vaillance et l'énergie d'une femme.

Cette Université, c'est l'œuvre de Cousine Yvonne. Avez-vous remarqué avec quel amour elle nous a développé son projet au cours de ses lettres familières? Avec quel soin attentif, elle nous en a expliqué son but, son utilité? avec quelle joie encore elle a suivi, étape par étape, ses progrès jusqu'à la réalisation?

Et aujourd'hui que cette Université a reçu la consécration de la foule, elle ne songe pas à se reposer sur ses lauriers mais à surveiller l'accomplissement du bien qu'elle a médité.

L'Université de la jeune fille — que ce mot n'effraie personne, — n'a pas été fondée pour les femmes qui veulent être bacheliers ou obtenir des brevets supérieurs. Celles-ci trouvent, déjà tout organisés, les écoles et les lycées où elles peuvent enlever, à force de travail pénible et d'application soutenue, les diplômes dont elles ont besoin dans la lutte pour la vie à laquelle les a réduits les rigueurs du sort.

Non, la bonne Cousine Yvonne a voulu combler une réelle lacune.

Que deviennent, au sortir de la pension, les jeunes filles du monde qui doivent, tout simplement, rester chez le papa ou la maman? Que leur

reste-t-il à faire? A traîner de visites en visites, de soirées en soirées? à attendre le mari? Et en l'attendant, faut-il qu'elles perdent les plus précieuses heures de leur existence dans des occupations futiles?

— Non, a dit Cousine Yvonne, et c'est pour celles-là que nous ouvrirons les portes d'une université nouvelle, où nous perfectionnerons l'éducation de ces épouses, de ces mères futures. Il importe tant que les jeunes filles connaissent les grands devoirs de leur vie, les lourdes responsabilités qui les attendent, et qu'elles y soient préparées.

L'Université de la jeune fille n'a pas été seulement fondée, ainsi que le disait ces jours derniers, un journal de cette ville, pour lui apprendre à tailler, à coudre, et à faire la cuisine.

Sans doute, il y aura le cours pratique, où seront enseignés la coupe, la mode et même la dactylographie, — afin que, jeune fille, elle puisse aider son père, femme, elle serve, au besoin, de secrétaire à son mari, — sans compter les autres détails de la science ménagère. Il y aura plus encore.

A ces cours pratiques, on fera la part large au perfectionnement moral de la jeune fille, à tout ce qui pourra former son jugement, à tout ce qui offrira un aliment à son cœur et à son cerveau.

Elle recevra là, le sens des arts en même temps que "le sens moderne de la vie".

Il y aura donc aux leçons pratiques dont nous avons déjà parlé, un cours familier de morale et de bon sens.

Et ces conférences auront pour professeurs des maîtres tels que le philanthrope Cheysson, Beaudin, Jules Bois, etc. La première, qui a

déjà eu lieu, a été donnée par Paul Doumer, auteur de "Comment élever nos filles", sur le courage féminin, et du rôle de la vraie femme, amie, compagne, associée du mari.

Un autre sujet que je relève encore parmi tant d'autres d'un intérêt non moins vif, est celui des "Cœurs neurasthéniques", qui sont ainsi "parce que trop de femmes ont des vies sans but, parce qu'elles sont mécontentes d'elles-mêmes ou parce qu'elles donnent en pâture à leur esprit de la littérature de névrosée."

La littérature, vous le pensez bien, ne sera pas négligée. Il y aura des conférences sur les poètes d'abord, depuis Vil'on jusqu'à Musset, auxquelles des artistes de la Comédie-Française, s'il vous plaît, feront des récitations tirées des poètes dont on racontera la vie et les œuvres.

Après la littérature, l'histoire. Songez qu'Emile Faguet, Henry Lapauze, Georges Cain, Funk-Brentano, que nous avons entendu ici à Montréal, G. Lenôtre, viendront tour à tour parler de la Révolution, de ses œuvres, de ses victimes, etc. Puis la littérature étrangère, aura son tour. Dites, n'aimeriez-vous pas entendre parler de Dante, de Pétrarque par Gaston Deschamps?

Je n'oublie pas la musique présidée par le maître des maîtres, Bourgaud-Ducoudray.

A cette Université s'ajoutera "Le Journal", afin de permettre aux abonnées de la campagne de suivre les leçons, de prendre part aux concours organisés, etc. On songe déjà aux récompenses, qui prendront dans quelques cas, la forme de bourse de voyage, etc.

Voilà une imparfaite esquisse de l'œuvre d'une femme, d'une femme toute jeune, tout aimable envers laquelle la sympathie ne saurait se défendre.

J'étais si heureuse de la connaître, ayant tout d'abord apprécié son intelligence, son jugement profond, ses propos pleins de sagesse et de saine morale, dans sa correspondance hebdomadaire, avec les abonnés des Annales.

Cousine Yvonne, qui vient d'ajouter à cette signature le nom de Sarcey, est, en effet, la fille du célèbre critique Francisque Sarcey, le "bon oncle", ainsi qu'on le désignait très souvent, et la femme de M. Adolphe Brisson.

J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance lors de mon dernier voyage à Paris, et, j'apprécie comme elle le mérite, la faveur d'avoir pénétré dans l'intimité de cette femme charmante.

Vous étiez-vous imaginé Cousine Yvonne avec des bandeaux de cheveux blancs, des bésicles et un fichu de grand'maman? Peut-être, tant on semble croire que la sagesse est l'exclusif apanage de la vieillesse.

Figurez-vous plutôt une femme toute jeune — dans la trentaine, à peine, jolie avec de grands yeux noirs illuminant de bonté un visage au teint mat, d'épais cheveux noirs relevés sur la nuque avec une simplicité qui n'exclut pas le bon goût, grande, douée d'un embonpoint de bon aloi, un sourire affable se jouant, sur des dents blanches, sobre de gestes, sans recherche dans son langage, comme dans ses manières, telle est madame Adolphe Brisson, ou si vous le préférez, Cousine Yvonne, des Annales.

Toutes les femmes de mérite que j'ai rencontrées — et elles commencent à être nombreuses, — toutes celles qui, par leurs talents ont acquis une célébrité enviable, citons entr'autres, Mme Bentzon, Mme Adam, Gyp, Mlle Vacaresco m'ont paru les femmes les plus naturelles du monde, les plus dépourvues de prétention et d'affectation.

Ah! il faut subir le contact de femmes comme celles-là pour savoir et comprendre que le mérite, le vrai, est dépouillé d'artifice, qu'il est accueillant, bon et surtout modeste.

Nous avons causé, Cousine Yvonne et moi, très cordialement, très intimement comme de vieilles connaissances.

Elle me parla de son travail, — qu'elle aime! — de ses multiples lettres auxquelles elle doit répondre. De tous les coins de la France, on s'a-

dresse à elle, qui, pour demander un avis, qui pour avoir un peu de sa sympathie ou obtenir quelque secours.

—J'ai bien une secrétaire, continua Mme Brisson, mais je sais que mes correspondantes ne croiraient plus à l'intérêt que je leur porte, si j'employais ses services à cette besogne intime.

N'est-ce pas singulier, ajouta-t-elle, ces confidences extraordinaires de personnes qu'on n'a jamais rencontrées, qui ne nous verront jamais, et qui, cependant, nous ouvrent leur âme toute, non-seulement pour nous en dévoiler les beautés, mais, le plus souvent, pour nous révéler de chers secrets, ou de hideuses laideurs?"

Déjà, je m'étais fait cette réflexion, lorsque dans mon cadre plus modeste, je répondais aux anonymes qui peuplaient le Coin de Fanchette, de la "Patrie".

Que l'âme humaine a donc d'extraordinaires façades! Quiconque ne confiera pas à son meilleur ami même, le fardeau qui l'opprime, l'abandonne, sans en être prié, à la discrétion d'une femme dont il ne connaît bien souvent que le pseudonyme!

Cependant, toujours sa confiance est respectée et inviolée, et, presque toujours, il en retire le mot qui console, la sympathie qui apaise..... Et son secret reste gardé entre les mains d'une femme qui comprend la responsabilité sacrée de sa mission.

Je faisais, ce jour-là, une visite d'adieu, hélas! à Madame Brisson.

—Il ne faudra pas nous oublier, dit encore doucement Cousine Yvonne; nous nous écrirons, n'est-ce pas? et à votre prochain retour en France, que votre première visite soit pour moi. Auparavant, laissez-moi vous présenter ma petite famille.

Et j'ai fait la connaissance des quatre enfants de Mme Brisson: Lillie, Andrée, Anna-Marie et Pierre, dont les mines éveillées et lutines prévenaient tout de suite en leur faveur,

—Ils sont à étudier leurs leçons, m'expliqua la jeune mère d'un ton satisfait. Et je vous assure qu'ils savent beaucoup de choses sur le Canada.

Les deux plus petits me regardèrent un peu comme s'ils se fussent attendus à voir ma figure tatoué, ma chevelure entremêlée de plumes, mais je leur donnai mes meilleures caresses pour leur prouver que les "sauvages" de chez nous sont doux de mœurs et très aimants de cœur.

Vous savez maintenant, les doubles raisons que j'ai de regretter de n'avoir pas assisté à l'inauguration de l'Université de la Jeune fille, fondée par Cousine Yvonne Sarcey.

Françoise.



I.—LA VIERGE

Ses pas sont hauts, hésitants, brusques. Elle est fière, prudente, souple. Elle met toute sa force dans ses moindres gestes. Ses nerfs sont tendus comme l'acier, cassants comme le verre. Son regard est intense: il épie, il interroge, il veille. Un danger l'entoure, elle l'ignore, mais l'instinct de le fuir est désirable: elle ne sait pas qu'elle entraînerait un monde à sa suite, si elle voulait. Elle est si faible! Voilà ce qu'elle sent: sa faiblesse en face du monde. Elle aurait beau le dominer, elle serait faible. Aussi elle porte dans sa démarche, avec l'orgueil inconscient d'une reine, la timidité d'une gazelle. Une gazelle est reine au désert: mais tout ce qui passera par son désert sera son ennemi. C'est une royauté tremblante et troublée. C'est une reine seulement dans l'instant qu'elle est déchue. L'hommage qu'elle attend la découronnera.

C'est la vierge. Un parfum la suit: il flotte un instant et s'évanouit.

II.—L'AMANTE

Tout le charme de la terre et des bois, toute l'odeur de la mer et de la montagne, toute la beauté souriante de la vie est dans son réveil. Une nouvelle création surgit à son regard enchanté: l'immense, l'universelle

aspiration vers l'amour. Tout ce qu'elle voit est beau, tout ce qu'elle pense est beau. Sa pensée, sa pensée surtout qui mollement, suavement, sort de ses voiles, pensée tiède, pensée lumineuse, ondoyante, éternellement jeune comme la caresse qui l'a fait naître ! — C'est le bonheur, ma mie, qui s'éveille en toi ! — Quel bonheur ? — Celui de tes yeux devenus suppliants, celui de tes lèvres qui sont pâlies, celui de ton cœur qui s'est ouvert à toutes les bontés, à toutes les tendresses, à toutes les miséricordes !

Le monde, l'infini est dans son sourire, et son sourire est plein de l'orgueil de la défaite. Orgueil de la vie, car l'amour a dompté la mort — orgueil de la douleur, qui suit l'amour comme une ombre — orgueil de la science : elle a mesuré un abîme, elle l'a trouvé moins profond que son désir, moins obscur que son âme.

Amour, beauté ! Enigme, ténèbres ! Mais la clarté mystérieuse du bonheur est sur son front : toute l'éternité est dans son rêve. C'est l'amante !

III.— LA MÈRE

Ses bras se sont refermés sur elle-même : elle porte en elle l'avenir du monde, la vie. Elle contemple une aurore qui naît en elle : bientôt des doigts de rose écartent les voiles qui l'arrêtent encore. Cependant le mystère de son être la possède, l'absorbe tout entière. Tout ce qui était lumineux lui paraît obscur, tout ce qui était vibrant est mort. Une seule chose : la vie qui est en elle. La vie comprenez-vous ? c'est à dire, son immortalité à elle, l'immortalité de son amour, de son adoration, dont elle a peut-être oublié les transports.

C'est une mère, hélas ! c'est déjà une esclave.

Quand les rois et les peuples se ligueraient pour affranchir la femme, elle retomberait esclave le jour de sa maternité. Prends ces fers et baise-les comme une chose sainte : ta liberté serait la fin d'un monde.

M. O.

Droit au Cœur

Par LOUIS FRECHETTE.

(suite)

La déception devait être fatale.

Un jour, après les heures de bureau, un domestique vint le prévenir qu'un monsieur bien mis le mandait au salon du petit hôtel où il logeait. Sa stupéfaction fut grande en reconnaissant le père de Pauline, M. Frémont, qu'il n'avait pas rencontré depuis des semaines.

Que signifiait cette démarche ?

Le jeune homme se présentait tout interloqué, lorsque sur le ton de la plus bienveillante courtoisie, le visiteur lui adressa la parole :

— Vous êtes surpris de ma visite, monsieur, mais remettez-vous, c'est la visite d'un ami.

— Croyez que j'en suis heureux et bien honoré, monsieur, repartit le jeune homme.

— Connaissez-vous, reprit le père de Pauline, le roman d'Alexandre Dumas, fils, intitulé "La Dame aux Camélias" ?

— Oui, monsieur, mais...

— Ce roman qu'on a dramatisé et qui a tant de succès en ce moment sur la scène de Paris ?

— Très bien, monsieur, mais en quoi ?...

— Vous vous rappelez sans doute la scène touchante entre le père d'Armand Duval et Marguerite Gauthier ?

— Parfaitement.

— Eh bien, mon jeune ami, c'est un sentiment analogue à celui du père d'Armand Duval qui m'amène en ce moment auprès de vous. Je viens vous demander le bonheur de ma fille.

— Je ne vous comprends pas.

— Rappelez-vous bien la scène, monsieur. C'est identiquement la même, avec cette différence que ce n'est plus un vieillard désolé inclinant sa douleur de père devant une courtisa-

ne, mais un ami, qui aurait été heureux de vous appeler son fils, et qui vient demander à votre générosité une séparation devenue nécessaire au bonheur de son enfant.

— Cette séparation, je l'ai déjà offerte, monsieur.

— Je le sais, mais Pauline est la loyauté même, comme vous savez, et elle vous aime trop pour jamais consentir... M'avez-vous compris ?...

— Ah ! monsieur ! s'écria le malheureux en s'affaissant sur un fauteuil, la gorge pleine de sanglots étouffés, que me demandez-vous ?

— Quelque chose d'héroïque, je le sais ; je vous demande votre bonheur en échange du bonheur de celle que vous aimez.

Auguste se leva machinalement, jeta un regard égaré autour de lui, tendit une main fébrile à son interlocuteur ; et c'est à peine si celui-ci l'entendit murmurer :

— Allez, monsieur, il sera fait comme vous le désirez, et que Dieu nous pardonne à tous deux.

•••

Le soir, il y avait bal à la "Salle de Musique", le bal du club Stadacona. On était au lendemain de Pâques, et pour se "décarêmer", comme on dit, le tout Québec de la haute s'était donné rendez-vous à cette réunion fashionable par excellence.

Onze heures venaient de sonner ; un brillant orchestre emplissait la salle de sa joyeuse harmonie ; des spirales de danseurs tourbillonnaient, rieuses et charmantes, sous l'averse lumineuse des lustres ; une atmosphère parfumée flottait du parquet au plafond de la vaste enceinte ; les toilettes étinçelaient ; tout semblait respirer la joie de vivre dans un envol de jeunesse et de gaieté.

Auguste Morier venait d'entrer, élégant comme toujours, mais pâle et le sourire amer, cherchant des yeux Pauline Frémont.

Il l'aperçut qui valsait au bras d'un jeune homme de ses connaissances. Il attendit.

Quand elle eut repris sa place, son éventail à la main, il s'approcha d'elle avec gravité, lui offrit son bras et l'entraîna à l'écart.

— Pauline, dit-il, avec un léger tremblement dans la voix, je vous ai vue danser tout à l'heure avec ce jeune homme.

— Eh bien?

— Je n'aime pas que vous dansiez avec lui.

— Comment! est-ce vous qui me parlez ainsi, Auguste?

— Oui, moi! et veuillez croire que c'est sérieusement.

— Allons donc, deviendriez-vous jaloux par hasard? Il ne manquerait plus que cela.

Y avait-il une intention maligne dans cette partie de la phrase? Non peut-être; mais Auguste crut y démêler quelque chose de froissant. Il se sentit le cœur serré, comme dans un étau, et devint cruel:

— Jaloux! dit-il, j'en ai peut-être le droit. En tout cas, je vous défends de jamais danser avec ce jeune homme, entendez-vous?

— Ah! mais, c'est intolérable, s'écria la jeune fille; que veut dire cette chicane d'Allemand? Je ne vous reconnais plus. Ce jeune homme m'a invitée pour la prochaine mazurka; j'ai accepté son invitation, et vous n'avez rien à y voir que je sache.

— Pauline, prenez garde! fit Auguste Morier, moitié surpris, moitié menaçant.

La jeune fille le toisa, révoltée.

En ce moment l'orchestre faisait entendre les premières notes d'une mazurka en vogue. Pauline regardait son fiancé en face.

— Au moins attendez, lui décocha-t-elle comme une flèche de Parthe, que vous soyez mon mari pour me tyranniser de la sorte.

Et, froidement hautaine, elle prit le bras du cavalier venu pour réclamer la mazurka promise.

Cette allusion cuisante à leur mariage indéfiniment retardé frappa le malheureux Auguste comme un coup de poignard en pleine poitrine. Il oublia qu'il avait accepté une mission d'abnégation presque surhumaine. Il prit son rôle au tragique; et pâle comme un spectre, il regarda s'éloigner celle qu'il aimait tant, avec le regard implacable d'un justicier. La vie lui était trop mauvaise, à la fin, il se sentait devenir méchant à son tour.

Pauline ne fit qu'un tour de ronde au bras de son danseur. En passant près d'Auguste, elle lui jeta un coup d'œil, et le vit si hagard, si livide qu'elle en eût pitié. Après un mot d'excuse à son danseur, elle retourna à son amoureux, et lui prenant la main:

— Auguste, dit-elle toute tremblante, pardonne-moi, j'ai eu tort.

Auguste Morier ne répondit pas. Il prit cette main qui pressait la sienne; et rapidement, avec dextérité, sans un regard, sans un mot, il fit glisser du doigt de la jeune fille l'anneau de fiançailles qu'il lui avait donné jadis, oh! une bien modeste petite bague, qui roula en fragments sur le parquet, brisée sous la pression nerveuse d'Auguste dont l'émotion décaplait la force.

— Auguste! Auguste! que fais-tu là? s'écria Pauline, hors d'elle-même.

— Vous êtes libre, mademoiselle Frémont, répondit Auguste, et moi aussi; adieu!

Et l'infortuné s'élança dans l'escalier qui conduisait au vestiaire.

Un instant après, un bruit de voix et de piétinements se faisait entendre dans cette direction.

— Qu'est-ce donc? fit quelqu'un.

— Oh! peu de chose, un jeune homme qu'on emporte; un simple évanouissement.

Pauline avait disparu.

•••

Il existe, dans les environs de Québec, si pittoresques en général, un endroit tout particulièrement attrayant par son étrange aspect et sa sauvage beauté. Cet endroit, aimé des peintres et recherché par les touristes, se nomme dans le langage du pays les "Marches Naturelles".

Il est situé sur les bords de la rivière Montmorency, à quelques ar-

pents au-dessus de la cataracte célèbre du même nom, une des plus belles de l'Amérique. Là, en plein bois et dans un encadrement de collines abruptes et solitaires, la rivière, resserrée et encaissée entre deux pans de roches verticales, se fait torrent, et roule, au galop, noire, tumultueuse et profonde, avec des clameurs vagues et de vertigineuses attirances,

Mais ce qui fait surtout l'étrangeté du lieu, ce sont les très curieuses assises des rochers environnants, qui s'étagent et se superposent par degrés avec une régularité qui fait songer à je ne sais quels vestiges de travaux cyclopéens, débris des civilisations disparues. Scène d'élégantes promenades, rendez-vous de radieuses réunions. Que d'éclats de gaieté, que de conversations pétillantes, que de chansons et de détonations joyeuses les échos de ces bois n'ont-ils pas répétés! Que de serments d'amour même n'ont-ils pas été les discrets confidentes!...

La saison printanière était revenue, et le pauvre Auguste Morier, après deux mois de fièvre et d'affaiblissement nerveux, était entré en pleine convalescence.

Je l'avais visité souvent durant sa maladie. Un jour je le trouvai en toilette de rue, son chapeau à la main.

— Tu sors? lui demandais-je.

Oui, il y a des dames de Montréal en visite ici; on leur donne un pique-nique aux Marches Naturelles; les amis ne m'ont pas oublié, et j'y vais.

— Tu as tort, tu vas te fatiguer.

— Je pars après les autres, et ne resterai là qu'un instant. Mais elle y sera, et je veux la revoir... Je veux la revoir! répéta-t-il, la poitrine soulevée par un sanglot.

— Crois-moi, insistai-je, renonce à cette folie; tu sais que le médecin te recommande d'éviter toute émotion.

— Au diable, le médecin! je ne puis plus vivre ainsi; si cela me tue; tant mieux, ce sera plus tôt fini.

Une voiture l'attendait à la porte; je l'aidai à y monter, et il partit. Hélas! je ne devais plus le revoir.

Des amis me racontèrent ce qui c'était passé.

En arrivant au lieu du pique-nique, Auguste Morier s'était dissimulé autant que possible pour voir sans être vu. Un groupe de jeunes filles qui

ne l'avaient pas aperçu causaient tout près de lui, le nom de Pauline éveilla son attention, et, le cœur palpitant, il écouta :

— Pauline Frémoat est toute joyeuse aujourd'hui, fit une voix.

— Dame, fit une autre, depuis qu'elle s'est débarrassée de son amoureux sans le sou, ce n'est plus la même.

— Débarrassée, dis-tu ? intervint une troisième interlocutrice ; c'est à savoir.

— Comment cela ?

— Il paraît que c'est lui au contraire qui l'a plantée là, comme on dit.

— C'est-à-dire qu'il le croit ; mais je sais pertinemment que c'est elle qui a fort habilement provoqué la scène du Music-Hall.

— Vraiment ?

— Demande-le-lui à elle-même, car la voici.

Pauline, qui avait entendu les dernières paroles s'approcha :

— Oui, dit-elle, pour ne faire trop de peine au pauvre garçon, j'ai voulu que la rupture vint de sa part, et c'est mon père qui, à ma suggestion, s'est chargé d'arranger l'affaire. Nous avons pris la scène dans un roman.

Un gémissement se fit entendre, et Auguste Morier passa comme un fantôme devant le groupe de jeunes filles rieuses. Il marchait presque sans regarder à ses pieds, comme un automate. Il descendit lentement les larges degrés de pierre, atteignit le bord du torrent ; et, sans jeter un regard en arrière, il s'élança...

Au loin grondait la cataracte.

•••

Je rencontrai Pauline Frémont bon nombre d'années plus tard, à Aix-les-Bains, en Savoie, où elle faisait une cure d'eau en compagnie de son père devenu septuagénaire. Elle était en costume de veuve.

— Vous étiez l'amie d'Auguste Morier n'est-ce pas ? me dit-elle.

— Oui, madame, répondis-je ; le pauvre garçon a bien souffert.

— Je le sais, ajouta-t-elle avec un soupir ; mais, prenez ma parole, il a été bien vengé.

Louis Fréchette.

LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 23 février 1907.

Ma chère directrice,

La capitale commence à se remettre un peu du deuil, très sincère, qui a causé la fin si tragique de cette pauvre jeune femme, lady Grenfell, enlevée à l'affection des siens, en pleines réjouissances et dans le tumulte des fêtes carnavalesques.

Tout le monde a compris la navrante grandeur d'âme de cette mère affligée, obligée de faire bonne contenance, de se prodiguer devant la badauderie officielle, tandis que son enfant se débattait sous les étreintes d'une maladie impitoyable. On ne lui avait épargné ni réception, ni fête de joie, ni représentation. Aussi sembla-t-il vraiment que la foule eut honte de la férocité de son égoïsme, quand la triste nouvelle fut annoncée.

L'attitude générale a été très digne, et sir W. Laurier a fait preuve d'un tact parfait dans les condoléances qu'il a exprimées, en Chambre, au nom du gouvernement. L'allusion faite à l'héroïsme social du couple vice-royal a été particulièrement remarquée. La note en était sobre, mais profondément émue. Ces quelques mots ont produit une émotion touchante.

Les cérémonies funèbres ont été aussi discrètes que possible, et empreintes de la simplicité naturelle qui distingue les actes de cette noble famille.

On se fait difficilement une idée, — à moins d'habiter Ottawa et de venir quelquefois en contact avec ces grands personnages, — de leur complète absence de pose, de leur amour du vrai et de leur délicate horreur du snobisme, sous toutes ses formes.

Ainsi, on me racontait l'autre jour, à cet égard, une bien amusante histoire :

Les deux filles de Lady Grey, celles qui viennent par rang d'âge après Lady Grenfell, avaient été invitées à luncher par une de nos snobinettes les plus marquées. L'acceptation, fut, comme on pouvait s'y attendre, l'occasion d'un déploiement culinaire des plus fantastiques et des plus extravagants ; il n'y avait pas moins de dix-huit services et le repas, commencé à une heure après-midi, menaçait de n'en plus finir, pour la plus grande gloire de la cuisinière. Mais, à trois heures et demie précises, une voiture de Rideau Hall vint chercher ces demoiselles, qui se retirèrent en s'excusant très gracieusement, mais très fermement, auprès de leur hôtesse et en alléguant un engagement préalable.

Les huit ou dix services restant, furent expédiés au sein d'un silence glacial mais éloquent.

Il était difficile de faire comprendre plus nettement et plus correctement à ces dames assemblées, qu'entre femmes intelligentes, un déjeuner intime ne doit pas tourner en indigestion gastronomique.

Rideau Hall en deuil enlève à la capitale beaucoup de son mouvement social ; l'incendie de "la" patinoire, — oh ! M. Arnould ! — arrête l'élan sportif et Ottawa demeure un peu terne, surtout lorsque le carême vient se greffer sur le tout, sans compter le froid et la grippe.

Que de maux à la fois !

Il faut vraiment être acharnée à plaire à mes lectrices, pour aller, par ces temps de chien, fureter sous la coupole ou plutôt sur la colline, pour leur déterrer quelques histoires.

Vous savez que nous avons un nouveau solliciteur-général, l'honorable Jacques Bureau, que vous connaissez sûrement, l'une des fines lances ministérielles. Il est très aimé de

ses collègues. C'est un ardent. Les mauvaises langues avouent que c'est un homme de "bureau", dont les tiroirs ne sont pas en désordre.

Le nouveau ministre est fils de ses œuvres: il a enlevé pour son parti la forteresse libérale de Trois-Rivières, il méritait d'arriver. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y en a que pour les fortunés et qu'on compose un cabinet avec des millionnaires.

Place aux jeunes et sus à l'argent! Quelle belle devise, Françoise, quand on n'en a pas, de ce vil métal!

Mais, enfin, ne trouvez-vous pas qu'il existe un certain plaisir, à dire leur fait aux heureux de ce monde? Une de vos gentilles montréalaises, m'a causé, l'autre jour, une grande joie, en envoyant une riposte bien appliquée à la plus crispante des petites ploutocrates.

C'était à l'un des derniers grands thés, avant le carême, et l'on causait d'un mariage prochain devant Mademoiselle des Trois Etoiles, une Canadienne pure, qui parle anglais depuis que son père a fait fortune dans le commerce de mélasses plus ou moins orthodoxes. Quelqu'un énumérait les mérites du futur:

—Qu'est-ce que c'est donc que ces gens-là? dit la jeune personne avec une moue dédaigneuse. Le futur a-t-il de l'argent?

—Je ne sais pas, répliqua notre amie du tac au tac; en tout cas, il a de la tête!

C'est la demoiselle interloquée qui en fit une, de tête!

Une agréable rumeur circule en la capitale.

On chuchote tout bas que les salons de la Présidence seront le théâtre, après le Carême, d'une très jolie piécette, où figureront en qualité d'artistes, des amateurs recrutés parmi la belle jeunesse de Montréal.

Ce qu'on en dit déjà, nous met littéralement l'eau à la bouche. Ne parle-t-on pas d'une comédie en vers, où les costumes devront être choisis parmi les élégances et les mignardises du 18ième siècle? Ces messieurs croiseront le fleuret dans une escrime savante, ces demoiselles feront la

révérence profonde avec leurs robes à paniers, aux pâles soies d'une teinte indécise... Le tout se terminera par un menuet, tandis que des violons et des flûtes douces joueront des airs de jadis, au rythme sentimental desquels, on dansera, comme on savait danser — autrefois.

Serons-nous assez heureux, croyez-vous, pour décrocher cette primeur inattendue?

Vous n'ignorez pas qu'il s'est dit de bien vilaines choses dans notre parlement. Nos mœurs politiques n'embellissent vraiment pas. Le fameux sanctuaire de la vie privée était jusqu'à présent resté inviolable, Voici maintenant qu'on nous menace de lessives familiales sur le parquet de la Chambre. Est-ce pour cela que la mère des parlements refuse si obstinément et si brutalement l'admission aux suffragettes d'outre-mer?

Plus on voit de près ces petites, plus on comprend que tout n'est pas rose dans le métier de ministre, et mieux on goûte cette boutade de Chamfort:

"J'ai presque toujours vu le bonheur des ministres se terminer de façon à leur faire porter envie à leurs commis et à leurs secrétaires."

Yvette Frondeuse

Entrez Mesdames



Nos trois Pharmacies sont aussi attrayantes qu'une maison bien tenue; tout y est propre et rangé.

Une pharmacie bien tenue demande un personnel compétent et dévoué. Dans chacune de nos Pharmacies un gérant intéressé est responsable de la bonne administration.

Nous vous invitons à entrer et à examiner notre choix de PARFUMERIE, les meilleures marques et les odeurs les plus nouvelles.

BONBONS FRANÇAIS ET CHOCOLATS de Lowney et de McConkey, frais et délicieux.

Les prescriptions ne sont préparées que par des assistants d'expérience.

HENRI LANCTOT

3 PHAR- / 295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis
MACIES / 820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur
/ 447 rue Saint-Laurent, près de Montigny.

A propos d'une Poésie

Un abonné nous écrit :

Québec, 14 février 1907.

Ma chère directrice,

J'ai pensé que vous aimeriez peut-être à publier dans votre journal la jolie pièce de vers que je vous envoie sous ce pli, surtout lorsque vous connaîtrez les circonstances dans lesquelles elle a été composée.

Cette poésie a pour auteur madame Eug. Roulleaux du Houx, de Colomes, près de Paris. Madame du Houx est membre de la Société des Gens de Lettres, lauréate et premier prix de la Société d'Encouragement au bien, etc.

Voici dans quelle circonstance elle a composé cette poésie. Un de ses neveux, M. Gabriel Henry, ingénieur de l'Ecole Centrale de Paris, est établi ici depuis plusieurs années, et y a perdu sa première femme, une Française très distinguée. Ne sachant que faire pour le moment des quatre jeunes enfants qu'elle lui avait laissés, il les conduisit chez sa propre mère, à Colombes. Madame du Houx, qui est la sœur de celle-ci, demeure avec elle. Toutes deux se sont naturellement attachées à ces enfants, très gentils. Il y a quatre ou cinq ans, M. Henry a convolé avec une demoiselle De Sales Laterrière, fille du Dr Xavier Laterrière. Ayant maintenant un chez soi, il a songé à ramener au pays ses enfants, et est allé les chercher l'été dernier.

C'est le départ de ces enfants pour venir résider au Canada qui a été l'occasion de la composition de cette poésie. Sa publication intéressera, je crois, un bon nombre de vos lecteurs de Québec, qui ont beaucoup d'estime et d'amitié pour monsieur et madame Henry.

Quebecquois.

ILS SE SONT ENVOLES.

Ils se sont envolés, mes petits diables roses, Aux cris du sol natal, tous quatre rassemblés, Et, croyant que là-bas, belles étaient les choses,

Ils se sont envolés!

La villa va pleurer leur armée enfantine ;
De leurs chants, ses oiseaux ne seront plus
troublés ;
Sur notre terre hélas ! comme tout se ter-
mine !
Hier, de notre cœur arrachant leur racine
Ils se sont envolés !

Et j'ai suivi longtemps la trace fugitive
De mes chéris, fuyant comme des exilés ;
Je les cherche partout, partout j'erre pen-
sive
De larmes, chaque jour, je vais baigner la
rue
D'où je les vis tous envolés !

Je les vois grelottant sous des souffles
d'automne
Glacés comme l'hiver et par lui refoulés ;
Mais givre ou bien soleil, rien, rien ne m'é-
tonne,
Qu'importe à ces oiseaux qu'il neige ou bien
qu'il tonne,
C'est au nid paternel qu'ils se sont envolés.

Et c'est dans ce doux nid que vont gran-
dir leurs ailes ;
Que leur âme et leur cœur, tour à tour vont
parler,
Et qu'un jour on verra, pinsons et tourte-
relles,
Attrisés par l'attrait des images nouvelles
Du nid paternel s'envoler.

S'ils reviennent jamais vers la terre de
France,
Ils auront beau chercher mon ombre du
regard,
Ils ne trouveront plus de moi que l'appar-
ence,
Une tombe, un portrait, beaucoup d'indif-
férence,
Au lieu des vifs regrets qu'excite leur dé-
part.

Il ne savent donc pas que je suis à la veille
De m'envoler aussi sans pouvoir protester,
Que la mort va frapper, qu'elle est là qui
veille,
Et que de son séjour plus rien ne nous ré-
veille,
Quand sous le cippe obscur nous allons ha-
biter.

Jene verrai donc plus leurs gracieux visages
Qu'à travers le passé, comme au jour d'un
ciel bleu.
Mais que leurs lendemains n'aient que de
doux présages
Qu'ils deviennent là-bas des hommes et des
sages

Toujours fidèles à leur Dieu.

Et quand de l'au-delà je serai l'habitante,
Au souvenir des chants que pour eux j'ai
rythmés
Représentant pour moi l'Église militante,
Que nièces et neveux prient pour la vieille
tante.

Qui les a tant aimés !

Le 22 novembre 1906.

COLOMBES (Seine)

A la maison de modes, Mille-
Fleurs, 846 rue Ste-Catherine Est,
vous trouverez les plus adorables
fantaisies qui puissent jaillir des
doigts habiles des jeunes modistes.

Sur une Tombe

Tous ceux qui s'intéressent à la lit-
térature française auront appris
avec un immense regret la mort de
Mme Blanc Bentzon, la femme de let-
tres éminente dont chacun de nous a
connu et aimé les œuvres.

De son nom, elle s'appelait Marie-
Thérèse de Solms, et était fille de
comte de Solms, qui faisait partie de
la maison de l'empereur Napoléon
III. Elle épousa M. Blanc, dont elle
eut plusieurs fils.



Mme Th. Bentzon.

Vers sa vingt-cinquième année,
pour oublier les tristesses d'une vie
tourmentée, elle se livra à la littéra-
ture sous le pseudonyme de Bentzon,
nom de jeune fille de sa mère.

Ce que fut la vie littéraire de cette
vaillante et digne femme, je n'ai pas
l'intention de le rappeler ici. Gaston
Deschamps, dans le long article qu'il
lui consacre dans le "Temps", écrit :
"Peu d'hommes de lettres ont au-
tant et aussi bien travaillé que l'au-
teur de la "Grande Saulière" et des
"Récits américains".

Ce qui restera de ce côté de l'océan,
à la grande gloire de Mme Bentzon,
c'est qu'elle fut la première, à venir

en Amérique étudier consciencieuse-
ment les Américaines chez elles, et,
dans un livre, à jamais rester célè-
bre, elle a réussi à réhabiliter aux
yeux de toute l'Europe, "ces filles du
Nouveau-Monde", que de grands ro-
manciers choisissaient, avec persis-
tance comme types de tout ce qui
est hardi, inélégant et effronté.

Les lettres françaises ont de Mme
Bentzon plus de cinquante volu es,
sans parler des articles de journaux
auxquels elle collabora : "Journal des
Débats", d'abord, et tant d'autres
ensuite, puis enfin, à "La Revue des
Deux-Mondes", où elle comptait
pour ami intime, Brunetière, qu'elle
devait suivre, sitôt, dans la tombe.

Mme Bentzon avait gardé le sou-
venir le meilleur de sa visite au Ca-
nada, et, jamais, elle ne cessa de té-
moigner, pour tout ce qui concer-
nait notre pays, l'intérêt le plus vif.

Je lui dois personnellement trop de
bons conseils et d'encourageantes
paroles pour ne pas rester constam-
ment reconnaissante à sa douce mé-
moire.

Femme d'une intelligence de pre-
mier ordre, elle apportait dans la
conversation intime toutes les quali-
tés de charme, de justesse et de clar-
té qui faisaient ses succès publics. Je
n'évoquerai jamais sans émotion les
quelques heures de causerie que j'eus
avec elle, en plusieurs périodes de ma
vie. Cet automne, à la dernière visi-
te que je lui fis, lui faisant mes
adieux : "Nous ne nous reverrons
plus", me répétait-elle en m'embras-
sant.

Et comme son teint frais, sous ses
cheveux tout blancs, donnait le mi-
rage de la santé, je lui répliquais que
j'espérerais toujours.

—Non, non, fit-elle encore, je m'en
vais, je le sens... C'est le cœur qui ne
bat plus... il n'est pas malade, il est
usé, voyez-vous... il a tant souf-
fert...

Il n'y a que peu de temps encore,
la vénérable amie, que je regretterai
sans cesse, m'écrivait, à l'occasion
du renouvellement de l'année. :

"Je vous la souhaite la meilleure
de toutes, cette année, qui commence
tout enveloppée de ses voiles mysté-

rieux. La bonne année est pour ceux et celles dont l'âge permet le travail qui fait l'avenir. Pour moi, il n'y a plus de bonne année, et j'attends la mort avec calme comme on doit l'attendre quand on croit, en regardant là-haut..."

Et c'est ainsi, je suis sûre que dût s'éteindre, dans toute la sérénité d'une conscience pure et droite, cette grande croyante et cette femme de bien.

C'est en témoignage de l'estime qu'elle me faisait l'honneur de m'accorder, qu'elle envoya au "Journal de Françoise", son roman "Au-dessus de l'Abîme". Que ces preuves d'affection me sont à la fois et doux et tristement chères !

Que Celui qui fait la vie, que Celui qui fait la mort, donne, à sa belle âme, la paix et l'éternelle félicité...

Françoise.

Conférence sur l'Hygiène

M. le Dr Valin donne, le mercredi de chaque semaine, à 11 heures a.m., à l'École Ménagère, à titre tout à fait gracieux, un cours d'hygiène que je voudrais voir suivi par un plus grand nombre de femmes.

Il est étonnant de constater le peu de notions d'hygiène que nous possédons, en général, dans le domaine de nos connaissances.

Sans doute, nous n'en ignorons pas les grandes lignes, et l'hygiène de la propreté ne devrait avoir, espérons-le du moins, plus de secrets pour nous. Mais la mauvaise ventilation, le travail des microbes sur notre organisme, comme nous connaissons peu de choses sur ces points qu'il nous est relativement obligatoires de connaître.

C'est donc non-seulement un plaisir, mais un devoir de suivre M. le Dr Valin dans toutes ses démonstrations sur ces sujets de vitale — c'est le cas de le dire — importance.

Le distingué professeur illustre chacune de ses explications au moyen de la lanterne magique, ce qui ne diminue en rien l'intérêt de son auditoi-

re, charmé tout d'abord par la parole abondante et dégagée, le style alerte et soigné de M. le Dr Valin.

Au cours d'une de ses dernières leçons, le conférencier s'est fortement élevé contre certains appartements (flats) de notre ville, appartements construits sans aucune notion rudimentaire d'hygiène : corridors mal éclairés, chambres sombres quand elles ne sont pas tout à fait obscures, plusieurs ne recevant de la lumière que par l'unique fenêtre de la chambre de Lain, une mauvaise ventilation, etc., etc.

Tout ceci est rigoureusement vrai. Il me souvient d'avoir visité quelques-uns de ces logements et d'en avoir été parfaitement dégoûtée.

Le conférencier a cité même certains pâtés de maisons, situés dans une rue très fashionable de la ville, dont les appartements étaient dans des conditions tellement insalubres qu'ils avaient mérités d'être appelés par un officier du bureau d'hygiène: "un tue-gens".

Une chose m'étonne: c'est que des fonctionnaires préposés à la santé publique tolèrent ces constructions. N'entre-t-il pas dans les attributions de leur charge de condamner et de faire défendre l'accès à ces habitations?

Je demande pardon de ma digression, et, je reviens aux conférences sur l'hygiène du Dr Valin. J'y convie toutes les montréalaises, les mères surtout; elles apprendront sur l'art de doter leurs enfants d'une santé robuste et saine — la meilleure richesse après tout — des renseignements précieux qui assureront à leur famille et à elles-mêmes un bien-être, que ni l'or ni l'argent, ne sauront acheter.

Françoise.

Les chapeaux de Mille-Fleurs sont incomparables pour le grand chic et leur élégance.

Préoccupé d'une importante démarche à faire, un homme se dit "que dirai-je?" une femme se dit: "que mettrai-je?"

A Travers les livres, etc.

J'arrive un peu en retard accuser réception du livre de M. Pierre-Georges Roy, intitulé "Les Noms Géographiques de la Province de Québec". J'avoue, pour me disculper de cette négligence apparente, que j'ai voulu me donner le luxe de le lire tout entier, et que ne pouvant consacrer, à cette intéressante lecture, tous les moments de la journée, j'ai mis quelque temps à le parcourir.

Mais combien j'ai été intéressée et charmée de retrouver dans le livre de M. Roy, des étymologies de noms, très familiers et très chers, que j'avais autrefois vainement cherché à pénétrer. Quelle satisfaction d'apprendre enfin que les Bergeronnes tirent leur appellation de deux rivières appelées par Champlain, Bergeronnettes, puis Bergeronnes, du nom des oiseaux très communs dans ces parages, et connus, en France, sous le nom de bergeronnettes.

Escoumins, que Champlain écrivait Esquemin, vient de deux mots sauvages: "ishko", jusque-là, et "min", graine. Ces graines sauvages sont en grande quantité aux Escoumins: d'où le nom. Voilà une explication qui me tenait fortement au cœur. Que de fois, au temps de ma jeunesse, à ces heures, où "mon âge fleuri roulait son gai printemps", j'ai fait d'interminables colliers de ces graines!

Pas un de nous, je ne crains pas de l'affirmer, qui ne serait heureux de rencontrer dans le livre de M. Roy, l'étymologie d'un lieu qui lui est cher ou rendu familier par de nombreuses associations.

Quand je songe à la somme de patience, de travail et de persévérance qu'il a fallu dépenser, pour un ouvrage de ce genre, je ne sais ce qu'il convient mieux de faire: ou de féliciter l'auteur ou de l'admirer.

Françoise.

Le Sonnet d'Arvers et le Bridge

(Actualité)

Ma rage a sa raison, mon dépit est sincère.
Un cinq de trèfle maître en un instant perdu,
Mon partner a coupé, pourtant j'ai dû me

Et du mal qu'il a fait, l'ignare n'a rien vu.

Ainsi, j'aurai pour rien patiemment conçu
Un coup funeste aux plans d'un subtil ad-

Et j'aurai combiné pendant une heure entière
Atout, pique et carreau pour être mieux

Pour lui, qu'à d'autres jeux il s'aïlle faire
Car il brouillera tout, sans cesse, et sans

Les murmures rageurs élevés sur ses pas.

A la règle du bridge obstinément rebelle,
Il se dira devant chaque impasse nouvelle :
"Quelle est donc cette dame ?" et ne com-
prendra pas.

INCONNU.

L'IDÉAL

Ah! ce Salon de Modes maintient sa bonne réputation. C'est de partout, le même cri d'admiration et de contentement pour tout ce qui sort de cette maison vraiment remarquable.

L'IDEAL a un secret charmant, à lui, de faire valoir tout ce que la Mode peut imaginer pour nous l'imposer une longue saison. Dans ce choix si varié, si bien fait d'expérience coquette, féminine, on trouve chic même le chapeau tout ordinaire, celui-là qu'on portera alors que le grand ciel gris pleurera, toutes ses larmes sur nos têtes. Après cela, qu'est-il à dire de celui qui se dressera mignon et radieux sous les sourires d'un beau soleil. C'est ainsi que toujours L'IDEAL met sa note appropriée aux besoins du moment.

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

Propos d'Etiquette

On me racontait, hier, une chose incroyable.

Figurez-vous que l'on disait, qu'on ne répondait presque plus aux lettres d'invitation. Une dame invitait, pour un euchre, pour un bal, une fête quelconque où le nombre des invités devait être limité et peu de personnes se donnaient la peine d'accepter ou de refuser, par écrit.

C'est pourtant la plus grave infraction que l'on puisse faire aux règles de la politesse, et il est difficile de concevoir qu'il se trouve des gens qui puissent s'y soustraire.

"Toute lettre polie, dit le vieux proverbe, mérite une réponse". A plus forte raison, méritent d'être répondues les lettres qui vous conviennent, à heure et jour fixes, chez des gens qui ont tout mis en œuvre pour vous recevoir.

L'année dernière, une jeune dame de notre ville lançait une douzaine d'invitations à dîner. La veille de ce dîner, elle n'avait encore reçu qu'une ou deux réponses. Impossible de savoir ce que feraient les autres. En bonne maîtresse de maison, désireuse de bien recevoir ses hôtes, la jeune femme se désespérait de ce mutisme et s'en plaignit à une amie intime:

— On ne t'a répondu? fit celle-ci. Mets ta table pour douze, va. Je connais mes Canayens, ils viendront tous.

En effet, personne ne manqua. Mais, dites, n'est-ce pas un peu triste, ce manque de convenances?

Lady Etiquette

Les Conférences de M. Jules Lemaitre

Publiées dans "la Revue hebdomadaire"

Les conférences sur Jean-Jacques Rousseau que fait chaque semaine M. Jules Lemaitre, de l'Académie française, dans la grande salle de la Société de Géographie, boulevard Saint-Germain, et qui sont suivies par tout le Paris mondain et littéraire, sont publiées in-extenso par la "Revue Hebdomadaire", qui a obtenu l'exclusivité de cette reproduction. Les dix conférences paraîtront du 1er février au 1er mai.

La "REVUE HEBDOMADAIRE" publiera ensuite: "Napoléon dans la littérature au dix-neuvième siècle". M. Henry Housaye, de l'Académie française. "La Société française au début du consulat." M. Albert Vandal, de l'Académie française.

Représentant au Canada: Léon Lorrain, 107, rue Saint-Denis, Montréal.

Le récital de Mme Schumann-Heink

Le plus grand de tous les contrastes féminins, Mme Schumann-Heink donnera un récital vocal au Monument National, lundi soir, le 11 mars. Elle sera accompagnée du pianiste M. Jos. Maery dans le programme suivant:

I

- a. Arie, de l'opéra "Mitrane" Rossi
- b. Du bist die Ruh Franz Schubert
- c. Wobin " "
- d. Der Wanderer " "

Mme SCHUMANN-HEINK

II

Piano Solo: X. Balkade, Opus. 47, Chopin
M. JOSEPH MAERY

III

- a. Heimweh Hugo Wolf
- b. Drei Zigeuner Liszt
- c. Widmung Schumann

Mme SCHUMANN-HEINK

IV

- a. Sapphische Ode Brahms
- b. Six chansons de Gypsy Hongroises
(Cycle)

Mme SCHUMANN-HEINK

Piano, solo: Rhapsodie Hongroise No 2,
Liszt

M. JOSEPH MAERY

Scène de la Prison, (Acte V) du "Prophète",
(en français) . . . Meyerbeer
"FIDES" — Mme SCHUMANN-HEINK

Conseils Utiles

MARQUES D'HUILE SUR LA TAPISSERIE. — Les taches d'huile s'enlèvent avec une pâte légère faite d'argile et d'eau froide. Appliquez sur le papier et laissez séjourner jusqu'à lendemain matin, puis enlevez en brossant légèrement. Une seconde application sera peut-être nécessaire.

EMPLOI DU SEL. — L'eau salée employée pour se gargariser fortifie la gorge, et durcit les gencives — employée comme lotion, elle fortifie les yeux faibles. Son emploi dans le bain lui donne une action tonifiante, et pour arrêter la chute des cheveux, elle est vraiment merveilleuse.

LES BAGUES TROP SERREES. — Pour enlever du doigt une bague trop serrée, prenez un long fil de soie et mettez l'un des bouts sous la bague, en le tenant avec le pouce dans la paume de la main. Ensuite, roulez étroitement le long bout autour du doigt jusqu'à l'ongle. Prenez le bout court de la soie, et tout en le tenant dans la direction de l'extrémité du doigt, déroulez-le, et la soie, en pressant contre la bague, finira par enlever cette dernière.

Recettes Faciles

SALADE AUX HUITRES. — Prenez une chopine d'huitres, hâchez fin dix biscuits roulés fin, trois œufs, une demi-tasse à thé de lait frais, les deux tiers d'une tasse à thé du liquide des huitres et une demi-tasse de beurre. Mettez le tout au feu ensemble et faites-le commencer à bouillir, brassant bien tout le temps. Enlevez du feu et ajoutez une cuillerée à thé de vinaigre, une cuillerée à thé de moutarde, brassez bien le tout, poivrez et salez au goût; servez froid.

PRUNEAUX FOUETTES. — Laissez tremper une livre de pruneaux toute une nuit. Au matin, faites-les bouillir jusqu'à ce qu'ils soient très tendres. Sucrez à point durant la cuisson; écrasez bien les pruneaux dont vous aurez préalablement enlevé les noyaux. Prenez les blancs de six œufs, fouettez-les jusqu'à ce qu'ils soient bien en neige, sucrez-les, puis ajoutez-y les pruneaux écrasés et battez fermement le tout. Faites cuire dans un fourneau pas trop chaud, jusqu'à ce que ce pudding se brunisse délicieusement. Servez froid avec de la crème, au naturel, ou de la crème fouettée.

Le concert intime donné par Mlle A. Wilscam, le 23 février dernier, a eu un succès charmant, et l'auditoire d'élite qui y assistait a pu satisfaire pleinement son goût pour la virtuosité.

Le programme, très varié, a été enlevé par des artistes de premier ordre. Citons Mme Masson, M. Taranto, Mlle St-Jean qui nous a détaillé finement quelques jolis morceaux de son abondant répertoire et Mlle Le-fevre, la jolie soprano jolies, dont la berçeuse a ravi les assistants.

Félicitations à la méritoire musicienne qu'est Mlle Wilscam.

Quand les femmes aiment quelque-chose, cherchez et vous trouverez que sous la chose qu'elles aiment, il y a quelqu'un. — Alphonse Karr.

LE BON TON

Qui ne connaît aujourd'hui la réputation de cette maison ?

Fière de cette réputation, si bien méritée d'ailleurs, Mme DEWITT, la modiste bien connue de la rue Sainte-Catherine, continue de tenir le plus bel assortiment de chapeaux et autres accessoires charmants, toutes choses enfin, qui donnent aux toilettes les plus simples, une apparence habillée qui attire et séduit l'œil.

Les dames de Montréal devraient donner leurs commandes à cette maison si essentiellement canadienne et qui accomplit vraiment des prodiges pour donner à toutes la satisfaction la plus complète.

Dans cette maison, on sait mettre la coiffure en harmonie avec la tournure des personnes que l'on coiffe.

MME DEWITT
LE BON TON
448, RUE STE-CATHERINE, EST
MONTREAL.

Jolies
chaussures pour
vous
mesdames



Styles
nouveaux
d'automne

A. LECOMTE FILS
Angle Sainte-Catherine et sanguinet.

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Pochette

MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques

Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. **TEINTE DES CHEVEUX** pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité : ONDULATIONS-MARCEL

Tél. Bell : Uptown 2508 Montréal.

MESDAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

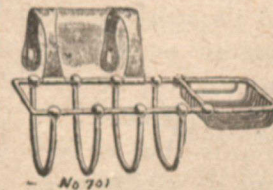
Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

6 pharmacies : 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



No 701

Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette, Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
52 BLVD, ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

"ANTIKOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons.

Energique, Inoffensif et Garanti.

Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.

A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

Les plus beaux morceaux funèbres, bouquets de noce, paniers de présentation

Sont procurés à bas prix

Chez P. McKENNA & SON, coin des rues Guy et Sainte-Catherine

PAGES DES ENFANTS

Causerie

Doit-on écrire son journal? Voilà la question que me posait, il y a quelque temps, l'une de mes nièces les plus dévouées. Cette question paraît très simple, très facile à résoudre au premier abord, cependant, elle a bien son côté épineux. Un journal est un confident de ses actes, de ses pensées les plus intimes, il peut donc être utile et dangereux.

Ce qui peut le rendre ainsi, c'est d'abord le but qu'on se propose en l'écrivant, car un journal peut être un ami, un conseiller en même temps. En y inscrivant les divers événements ou incidents de chaque jour, les impressions de son esprit, les sentiments de sa vie, il faut savoir penser droit et voir juste. Pour cela, il faut s'habituer à se raisonner, à analyser ses motifs, à ne pas se ménager le blâme quand on l'a mérité. Ceci est un exercice moral qui ne peut être que salutaire pour le cœur, et nous aidera à former notre jugement.

Mais, si l'on a d'autre but en écrivant un journal, que de satisfaire sa vanité, de se livrer à la démanaison d'écrire certains faits que nous sommes heureuses de cacher à l'œil maternel, il est dangereux, pour le moins inutile, de se livrer à cette occupation.

D'ailleurs, pour être franche avec nous-mêmes, où avez-vous vu, gentilles nièces, qu'un journal faisait du bien au cœur où à l'esprit? Je crois qu'il n'y a que les exceptions qui peuvent se permettre cet exercice, car il n'y a que les exceptions qui sauront bien le diriger.

Pour moi, à votre âge, ce qui vaut mieux que tout cela, c'est un résumé de vos lectures, avec réflexions, une courte critique, enfin. Cela exer-

cera votre esprit et votre jugement, et vous apprendra à apprécier et comprendre ce que vous avez lu.

Vous retirerez ainsi des ouvrages que vous aurez parcourus, tout le profit que vous êtes en droit d'en attendre, en vous perfectionnant dans votre bien moral. Car, après tout, il faut bien s'habituer à cette pensée que nous sommes ici-bas pour devenir meilleurs, et que le vrai bonheur sur cette terre est inséparable du devoir et du perfectionnement.

Tante Ninette.

Jeux d'Esprit

PROVERBE

Avec l'initiale des contraires des mots suivants, former un proverbe de cinq mots :

Réponse — Inutile — Lac — Ennemi — Calme — Franc — Abaisser — Méchant — Utile — Rechercher — Avouer — Mécontent — Aimer — Debout — Rien — Réalité — Plaisir — Laid — Mobile — Mépris — Oui.

PAROLES CELEBRES

Quel est le roi franc qui, entendant la lecture de la Passion, s'écria: "Que n'étais-je là avec mes Francs pour le venger!"

Réponses à Jeux d'Esprit

CALEMBOURS

Quel est le jour de l'année qui rappelle le cri du chat?

Quel est le plus ancien des animaux?

Réponse No 1 : — Mi-août.

Réponse No 2 : — Le mouton parce qu'il est lainé (l'ainé).

Ont répondu: Marie-Antoinette Lalonde, Julien Saint-Amour, Justin Merleau, Marie-Louise Picard, Saint-David de l'Aube-Rivière; Aimé Pouliot, Amanda Tardivel, Québec; Isabelle Olivier, Corinne Desjardins,

Eugénie Malhiot, Lévis; Jean Lafontaine, Montréal; Pierre Bouliane, Malbaie, (les deux derniers n'ont répondu qu'à la première question).

DEVINETTE

Qui est-ce qui n'a ni chair, ni os et qui a cependant quatre doigts et un pouce?


Rép. — Un gant.

Ont répondu: Jean Lafontaine, Montréal; Antoinette Lalonde, Josette St-Y, Justin Merleau, Marie-Louise Picard, St-David de l'Aube-Rivière; Aimé Pouliot, Amanda Tardivel, Québec, Isabelle Olivier, Corinne Desjardins, Lévis; Joseph Arsenault, St-Anselme; Loulou Bélanger, Juliette Longtin, Claire Bouliane, Malbaie.


Petite Poste en Famille

ROSEE. — C'est très beau d'être ainsi femme de ménage, petite nièce, aussi je t'encourage de tout cœur à continuer. Ah! si toutes les jeunes filles étaient habituées comme toi dès l'âge de 14 ans à savoir calculer le coût de toute chose, combien de jeunes femmes trouveraient plus facilement le règlement de leurs dépenses et la conduite d'une maison.

CURIEUX. — J'étais absente lors de la publication du dernier numéro, mon petit ami. C'est ce qui t'explique mon silence. Qu'était ce personnage appelé le Masque de Fer? me demandes-tu? Je ne suis pas plus savante que toi, mon enfant. Nous n'aurons la solution de cette énigme que dans l'éternité. Les historiens du temps n'ont jamais pu parvenir à une entente à ce sujet. Chacun d'eux émet une opinion différente, mais celle généralement accréditée est que le prisonnier de la Bastille n'était autre qu'un frère jumeau de Louis



PAGES DES ENFANTS



XIV. A bout de suppositions, on a pris celle qu'on savait être la plus sensationnelle et qui frapperait le plus l'imagination du peuple. Quelques narrateurs des mémoires du XVII^e siècle ont été jusqu'à prétendre que le Masque de Fer n'avait jamais existé, que le personnage en question n'avait été qu'un prétexte à roman. Qui croire maintenant?

SERIEUSE. — Il n'est pas admis de mettre un post-scriptum ou de se servir de papier de fantaisie quand on écrit à un supérieur. D'ailleurs, il est toujours plus digne de se servir de papier blanc uni.

CHRISTINETTE — Je t'approuve de suivre les cours de l'école ménagère et lorsque tu seras sortie du couvent je te conseille de suivre ceux du jour. N'est-ce pas que tout est pratique et facile à faire? La sixième année du "Journal de Française" commencera en mars prochain.

Tante Ninette.

Variétés

Un Palais de Cristal.

Dans un des châteaux du roi de Siam, il y a un pavillon d'été qui semble l'œuvre de la magie. Il est tout entier en cristal; sa longueur est de 28 pieds et sa largeur de 17. Les murailles, les plafonds, les tables, les sièges, les vases sont en cristal. Le ciment, qui unit les différentes parties de l'édifice est lui-même transparent. Une seule porte donne accès dans ce pavillon; quand elle est fermée et enduite extérieurement du ciment vitreux, ni l'air ni l'eau ne peuvent pénétrer à l'intérieur. Une fenêtre ronde est ouverte au milieu du dôme. Or, ce pavillon est construit au fond d'un vaste bassin pavé et orné de marbres de différentes couleurs on peut remplir d'eau ce bassin en moins d'un quart d'heure et

le mettre à sec en aussi peu de temps. Quand les chaleurs de l'été deviennent tout à fait insupportables, le roi va souvent se renfermer avec une partie de sa cour dans ce pavillon. On remplit le bassin d'eau qui monte rapidement, entoure les murailles et ne s'arrête qu'au dôme, à quelques pouces au-dessous de l'ouverture qui le termine. Il est aisé d'imaginer de quelle délicieuse fraîcheur on doit jouir dans cette humide et profonde retraite, tandis que le soleil dévore les campagnes et chauffe de ses rayons la surface des fleuves et des fontaines.

Le Coq et le Renard.

Cette fable est l'œuvre de Marie de France, poète anglo-normand qui vivait vers le milieu du XVIII^e siècle. Ce fut la première femme dont il nous soit parvenu des poésies en langue romane. Ne dirait-on pas que ce petit morceau est sorti de la plume de notre grand fabuliste La Fontaine? Nos lectrices en jugeront.

On raconte qu'un coq était à s'ébattre sur un fumier. Près de lui vint un renard qui l'enjôla de douces paroles. — Sire, dit-il, que vous êtes gentil, jamais je ne vis plus bel oiseau! Vous avez surtout une voix sonore; jamais oiseau ne chanta mieux, si ce n'est votre père que je connus autrefois; il est vrai qu'il fermait les yeux en chantant. — Oh! ainsi puis-je faire, dit le coq qui bat des ailes et ferme les yeux pour rendre son chant plus mélodieux. A l'instant, le renard s'élance, le saisit et va droit vers la forêt. Il passe par un champ où chiens et bergers se mettent à sa poursuite; malheur à lui s'il les laisse approcher! — Va, dit le coq, crie-leur: Ce coq est à moi, vous n'en aurez rien! Le renard veut parler en toute hâte; mais il

lâche le coq qui s'envole sur le haut d'un arbre. Le renard, stupéfait et confus, s'arrêta, se tenant pour joué et mystifié d'avoir été ainsi engeigné par le coq. Aussi plein de colère et de rage, il s'écria: — Maudite soit la bouche qui parle quand elle devrait se taire! — Maudit soit, répondit le coq, l'œil qui se ferme quand il devrait veiller!

Morale: Ainsi, Seigneur, voit-on agir les fous et la plupart des hommes. Ils parlent quand ils devraient se taire, et se taisent quand ils devraient parler.

Bonne repartie

Le savant Duhamel ayant été nommé inspecteur de la marine, se trouva avec un jeune officier qui s'avisait d'expliquer un phénomène, dont lui, Duhamel, avouait franchement ne pas comprendre la théorie. ...

"Mais alors, monsieur, lui dit le jeune militaire, à quoi donc sert-il d'être de l'académie des sciences?"

— Monsieur, répartit l'ingénieur et modeste académicien, cela sert à ne parler que de ce que l'on sait."

Mots historiques

... Mot historique

Un jour l'on reprochait au célèbre abbé Terray qui fut contrôleur général des finances à la fin du règne de Louis XV, qu'une de ses opérations équivalait à prendre l'argent dans les poches:

—Eh! fit tranquillement le financier, où voulez-vous que je le prenne?...

Histoire des mots et locutions

Le nom de "Chartreux" donné à un ordre monastique fondé en 1086 par saint Bruno dérive d'un village du diocèse de Grenoble, nommé "Chartroux", près duquel fut bâti le premier monastère de cet ordre.

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

(suite)

— Pourquoi me plaignez-vous, Jeanne ?...

Mlle de Blède éluda la question.

— Je suis si heureuse, dit-elle, de pouvoir estimer mon fiancé autant que je l'aime... Je voudrais que vous eussiez le même bonheur, ma chérie.

— Et qui vous dit que je ne l'aurai pas ?

— Amen ! répondit Jeanne, en soupirant encore.

II

Jacques d'Altone habitait un petit logis très clair tout au haut d'une vieille maison, sur le quai. Il s'était fait là un nid à son goût et venait s'y poser entre deux voyages.

Jouissant de la fortune de sa mère — fortune suffisant à lui permettre de satisfaire son goût pour les choses curieuses et lointaines — sans autre raison que sa fantaisie, il avait déjà fait en Afrique et en Asie de longues croisières dont il s'amusait à retracer les souvenirs, non qu'il eût la moindre ambition littéraire, mais pour le seul plaisir de les revivre mieux.

Ainsi, ayant brillamment passé les examens qui, suivant la formule, "mènent à tout", Jacques n'était allé vers rien, non par dédain du labeur ou paresse, mais par dilettantisme, parce qu'une carrière est une attache et que dans aucune il n'apercevait le dédommagement nécessaire à la perte de sa liberté. Une seule l'aurait tenté : la marine. Mais, tout enfant encore, à sa mère qu'affolait la pensée de l'éloignement, il avait juré de n'être point marin.

Après la mort de Mme d'Altone, Jacques demeura fidèle à sa promesse. D'ailleurs, il était trop tard pour changer l'orientation de sa vie ;

il poursuivit l'étude si féconde en jouissances, des lettres et des arts, bien faite pour embellir l'existence des oisifs intelligents. Mais de sa vocation première, la soif des horizons lointains demeurait en lui et quand après trois années de veuvage, M. d'Altone se remaria, rien ne retint plus son fils à ce foyer qu'attristait pour lui, au lieu de l'égayer, la présence d'une jeune belle-mère.

Plus tard, la méfiance du jeune homme contre celle qui prenait la place de la morte s'effaça. Il la reconnut bonne et charmante, ayant accepté ce mari de vingt ans plus âgé qu'elle mais resté jeune de cœur et d'allure, par affection plus que par intérêt, bien que la fortune de M. d'Altone fût assez grande pour rendre plausible l'idée d'un calcul.

Jacques n'eut pas un regret pour cette fortune dont, très vite, la naissance d'un petit frère vint lui retirer une part.

Il accueillit gaiement l'enfant, il l'aima. Par tendresse pour lui, il vint plus souvent dans le grand appartement qu'occupaient aux Champs-Élysées M. et Mme d'Altone ; cependant, bien qu'on l'en priât, il refusa d'y demeurer, préférant son chez lui étroit, sobrement meublé et dont à chaque voyage il augmentait l'exotisme.

Lorsque dans les belles fins de jour du printemps, pour complaire au petit Henry, il s'accoudait auprès de l'enfant sur le large balcon et voyait couler vers le Bois le flot incessant des équipages rutilant de vernis, de cuivres, de nickel, éclatant des couleurs claires des ombrelles sous le poudroisement d'or rose du soleil, il s'en amusait un instant, admirait la masse imposante de l'Arc de Triom-

phe découpé sur l'horizon pourpre. Mais très vite le prenait la nostalgie de ce qu'il voyait de sa fenêtre là-bas, sur le vieux quai patiné de gris ; la Seine glauque où moussait le sillage bruissant des bateaux, la verdure fraîche des arbres, les lointains majestueux du vieux Paris, Notre-Dame, dont à cette heure les dentelles des tours prenaient des coloris de fleurs.

Ce fut à un dîner chez sa belle-mère que Jacques rencontra Marcelle de Givore. Elle lui plût. Ce fut une séduction rapide, un charme auquel sans résistance Jacques céda.

Quelques jours plus tard, Mme de Givore donnait une sauterie ; le jeune homme fut invité.

Il vit Camille. Il aima la douceur intelligente de ses yeux, goûta la vivacité de son esprit et admira la finesse de race qui était en elle. Il désira son amitié parce qu'elle lui était sympathique et surtout parce qu'il voyait en elle la cousine de Marcelle. Pour parler de Marcelle qui, très entourée, lui échappait, il se rapprocha de Camille.

Des mois ont passé depuis cette soirée. Des mois durant lesquels, hôte assidu de l'hôtel de Givore, Jacques a mieux appris à juger les deux jeunes filles. Impartial, il accorde à Camille plus de valeur morale et reconnaît chez Marcelle d'inquiétants défauts. Il ne craint pas de les comparer : l'une est tout cœur, et aussi toute raison ; il la devine capable d'abnégation, dévouée sans réticences. L'autre est volontaire, prête à céder aux élans des plus fous et cependant d'un égoïsme dont l'inconscience désarme. L'une est grave en sa gaieté, l'autre futile en ses caprices.

Jacques résolument conclut : "Cela m'importe peu. C'est Marcelle que j'aime."

Ce raisonnable avec joie déraisonnait et, de peur de voir briser son rêve, sans le trahir s'attardait à rêver.

"Il n'est pas de bonheur au monde qui vaille le malheur d'aimer", avait écrit Marcelle.

En quittant la rue Saint-Guillaume ce soir-là, Jacques d'Altone se ré-

pétait l'audacieuse assertion de Mlle de Givore. Était-elle sincère? Que savait-elle de la vie pour affirmer ainsi sa façon de la comprendre? Il songeait: les cœurs de jeunes filles ressemblent à ces maisons neuves où sont réservées les pierres d'attente sur lesquelles une autre maison doit venir s'appuyer.

Cette comparaison l'effraya. Il eut peur de voir un rival s'emparer de ce cœur ouvert au désir de vivre. Pourquoi ses lenteurs, son indécision, puisqu'il l'aimait?

En un instant, résolu, il prit le chemin des Champs-Élysées. Il allait soumettre à M. d'Altone son projet et le prier de faire la démarche décisive.

III

Dans le petit salon jaune qu'elle affectionnait, Camille d'Auriel, penchée sur une table en bois de rose, peignait une miniature d'après gravure ancienne. Son culte du passé la faisait se complaire à ce travail minutieux et joli.

Elle aimait à rendre à ces visages de jadis, simplement burinés d'un trait noir, un reflet de vie avec la couleur. Sa chambre se garnissait de ces miniatures. Elle interrogeait scrupuleusement les mémoires du temps afin d'être fixée sur la nuance des yeux, la couleur des cheveux; il lui semblait que toutes les belles dames dont elle reproduisait l'image lui en savaient gré et que leurs ombres venaient flotter près d'elle, protectrices et douces.

Mais, aujourd'hui, Camille moins profondément que de coutume s'absorbe dans son travail. Elle est curieuse d'apprendre ce que Mme de Ninove avait à communiquer à Marcelle.

"Mme la comtesse prie mademoiselle, de bien vouloir passer chez elle", est venue dire la femme de chambre.

Marcelle, jetant le livre qu'elle lisait, a violemment embrassé sa cousine.

—Oh! Camille! si ce pouvait être ce que j'espère!

Et elle s'est enfuie.

"Ce qu'elle espère", se dit Camille,

une demande en mariage, certainement. Et je sais bien de qui.

L'image correcte, élégante, du très joli garçon qu'est Georges Nessler s'évoque devant la jeune fille. Depuis longtemps, bien que Marcelle ne lui fasse que des demi-confidences, Camille est au courant des sentiments de sa cousine pour le romancier. Elle ne s'étonne pas qu'il l'ait charmée; il sait, lorsque cela lui plaît, se montrer séduisant, causeur, captivant, digne de l'épithète d'irrésistible dont certains, en raillant, le décoorent.

"Malgré tout, songe Camille, il ne me plairait pas... et je sais qu'il déplaît à ma tante... Jamais elle ne consentira.

L'absence de Marcelle se prolonge. Camille, l'oreille aux écoutes, croit percevoir la voix irritée de Mme de Givore.

"Pauvre Marcelle, se dit la jeune fille, elle aura du mal à obtenir ce qu'elle veut.

Quelques moments encore s'écouleront. Une porte claqua. Un pas rapide descendit l'escalier sonore. La portière du petit salon se souleva et, dans un frou-frou de soie, parut la comtesse de Givore.

C'était une assez jolie femme, jeune encore d'une jeunesse que prolongeaient des soins intelligents, mais que ne déparait aucun fard maladroit; seul un nuage de poudre blonde atténuait l'indiscrétion des fils d'argent déjà nombreux dans la masse des cheveux cendrés.

Le visage de la comtesse, d'ordinaire très pâle, était en ce moment cramoisi. Un grand émoi troublait ses yeux, faisait trembler ses lèvres. Le regard de Camille anxieusement l'interrogea.

Elle se laissa tomber sur un fauteuil et soupira:

—Ah! ma pauvre enfant!

—Qu'y a-t-il, ma tante?

—Ta cousine est folle, tout simplement... Ma petite, tu vas me rendre un grand service: Marcelle a confiance en toi; fais-lui de la morale, tâche de la ramener à la raison... Conçois-tu qu'elle refuse un excellent parti, un garçon charmant, famille parfaite, vingt mille livres de rente en se

marlant — ce qui n'est point énorme — mais le double plus tard et, par le temps qui court... Marcelle ne veut pas comprendre que, en somme, sa dot, à elle n'est pas grosse et qu'en dehors de l'hôtel dont j'ai la jouissance, ma mort ne l'enrichira pas beaucoup. J'ai bien juste de quoi vivre honorablement avec le train qu'exige une maison comme celle-ci... J'avais toujours redouté que Marcelle fût obligée de faire des concessions... L'occasion qui se présente ne se retrouvera pas: toutes les garanties de bonheur!... Et cette petite sotte fond en larmes, me déclare qu'elle ne fera qu'un mariage d'inclination et m'avoue, comme la chose la plus naturelle du monde que Georges Nessler n'attend qu'un encouragement pour poser sa candidature! Cet encouragement, je dois le donner à ce "monsieur", paraît-il, afin d'éviter à ma fille d'avoir à le donner elle-même!

—Mais, ma tante, si M. Nessler lui plaît...

—Naturellement, tu prendras son parti!

—Non, non, je vous promets de la raisonner, si vous croyez que je puisse avoir sur elle une influence quelconque. Mais, vraiment, je ne sais que lui dire... M. Nessler est distingué, il a du talent...

—Eh! bien, voilà en quoi tu te trompes. D'abord M. Nessler n'est point "distingué". Il a pris un certain vernis, mais veux-tu me dire ce qu'est sa famille?... Je crois que la mère vit encore je ne sais où, dans un coin de province. Il n'a pas le sou... Ses livres ont un succès relatif, un succès de coterie. Il dépense plus qu'il ne gagne, et je me demande quand il peut travailler, en menant la vie qu'il mène. C'est ce qu'on appelle un "cercleux" dans la vilaine et "snob" acception du terme. Et ce qu'il écrit est mauvais, par dessus le marché; la facture en est supportable, mais le fond ne vaut rien. Ce garçon-là n'a qu'un principe, l'égoïsme, et qu'un dieu, le plaisir! Et tu veux que je lui donne ma fille? Jamais, non jamais, je n'aurais imaginé qu'elle fût assez folle pour voir en cet homme

un mari possible, sans quoi ni lui, ni ses livres n'auraient franchi mon seuil. Nous voilà bien! J'ai toujours cédé à ta cousine. J'avais tort. Il me faut, de toutes pièces, créer en un jour mon autorité, et pour lutter contre le plus tenace, le plus dangereux des caprices, un caprice qu'elle va décorer du nom d'amour et auquel cette innocente fera l'honneur de vraies larmes... Mais qu'elle pleure autant qu'elle voudra : si vif et si long que soit son chagrin, il sera toujours moindre et plus court que celui que lui réserverait l'avenir, si elle épousait "ce monsieur!"

Un peu détournée, Camille regardait les jeux de soleil dans le jardin. Les choses avaient si bien le même aspect que la veille! Il lui semblait revoir autour d'elle tous ceux qui alors se trouvaient là et entendre la voix moqueuse du romancier lisant dans son album: "Il

UNE VERITE

Quelquefois le prédicateur, quand il a prêché son meilleur sermon, se laisse décourager par le peu de succès apparent de la prédication : il lui semble que les abus qu'il a condamnés continuent de plus belle, que les moyens qu'il a conseillés pour enrayer le mal, ne soient pas suivis... Il a tort, cependant, de se livrer au découragement. La semence de ces paroles n'est pas uniquement tombée sur un sol stérile; il y en a qui ont germé dans la bonne terre et qui produisent de jolies fleurs, qui tout en s'ouvrant à l'ombre, ne laissent pas de produire de bons fruits.

Il en est ainsi de l'assurance à la Sauvegarde, pour les femmes. Il y a des mois et des mois que je l'annonce et la recommande dans ces colonnes. Elle n'a pas jusqu'à présent produit un résultat universel. Cependant, je sais que cette semence jetée dans les esprits a produit de la réflexion d'abord, puis, conduit au résultat pratique.

Les femmes peuvent, dès les premières réclames, croire que l'assurance pour elles, n'est pas d'obligation principale, puis, en y songeant, elles finiront par se rendre compte qu'il y a pour elles, des avantages inappréciables. De cette idée, à son exécution, il n'y a qu'un pas. Ce pas est vite franchi: une femme commence à s'assurer, une autre, jusqu'à ce que leur nombre devienne légion.

Prêchons, prêchons toujours, il en reste quelque chose.

LADY BUSINESS.

n'est pas de bonheur au monde qui vaille le malheur d'aimer."

Si Marcelle est sincèrement éprise de M. Nessyer, elle va goûter cette ivresse de souffrance qu'elle semble envier. Camille la plaint. Volontiers, elle serait autant qu'elle déraisonnable, inclinée à flatter ce rêve, si dangereux soit-il.

Elle songe qu'il est fâcheux pour l'écrivain qu'un brillant parti se soit présenté juste à point pour diminuer encore ses faibles chances.

— Quitter le nom de Givore, reprit la comtesse, pour s'appeler Mme Nessyer... Quelle aberration!

Camille réprima un sourire. Elle pensait bien que Georges Nessyer ne laisserait point tomber le vieux nom; l'accolerait au sien: Nessyer-de-

Givore, d'abord — puis G. N. de Givore — et l'N lui-même disparaîtrait.

On ne retrouverait plus Nessyer que sur les couvertures de ses romans. Alors ce nom semblerait n'être qu'un pseudonyme.

Elle ne se risqua point à proposer à sa tante cette solution; elle demanda qui était l'autre prétendant.

— Je ne l'ai pas nommé?... Tu pourrais le deviner, il vient assez souvent ici. Quant à moi, je prévoyais un peu sa demande. C'est M. d'Altone.

Camille regardait toujours du côté du jardin. Elle ne répondit rien, resta immobile.

(A suivre)



Aux Chères Lectrices de ce Journal

MÈRES DE FAMILLE, JEUNES FEMMES.

Vous qui êtes Anémiques, Débilisées par les fatigues de la Famille; dont les forces s'épuisent journellement. Fortifiez vos nerfs, vos muscles, régénérez votre constitution pour éviter la Neurasthénie.

POUR VOS CHÈRES MIGNONS

Vous favoriserez la période de la croissance, la formation des os, des articulations, détournant la Coxalgie, et la déviation des membres.

JEUNES FILLES CHLOROTIQUES, aux couleurs PALES

Ne vous laissez pas abattre par les intempéries, au moment de ces grandes chaleurs qui vous rendent faibles, dyspeptiques, apathiques.

Rappelez-vous toutes que LE VIN PHOSPHATE AU QUINQUINA DES RR. PP. TRAPPISTES d'Oka

est le seul remède reconnu contenant les principes vitaux redonnant, la vigueur, la Force, la Santé.

En vente partout,

Se défier des imitations

Seuls dépositaires pour le Canada 5 PLACE ROYALE, MONTREAL

MOTARD, FILS & SENEAL

Aux Etats-Unis: Rouse's Point Provinces N.O. Cal/Albertagary,

IL SUFFIT DE GOUTER AU FAMEUX

"CAFÉ DE MADAME HUOT"

pour s'expliquer la vogue énorme qu'il a obtenue en quelques années : c'est un café de CHOIX résultant d'une combinaison de cafés des meilleures provenances et assortis de manière à combiner la force, l'arôme, le bouquet qu'une variété unique de café ne saurait jamais donner à la tasse. C'est un café riche qui tonifie le système, qui facilite le travail intellectuel aussi bien que le travail corporel. Il s'en est bu **Un Million de Tasses**, cela veut dire qu'il est de qualité supérieure. Essayez aussi notre assortiment d'**ÉPICERIES EXTRA-CHOIX** Vous n'avez jamais eu rien d'aussi bon au même prix et même à prix supérieur :

Nous payons le fret dans les Pro- vinces de Québec et Ontario	2 lbs Café de Madame Huot.....	75c.
	1 lb. Thé Japonais "Condor" } Ou 2 lbs de l'un ou l'autre de ces thés	40c.
	1 " thé noir Ceylan "Condor" }	40c.
	1 lb. Moutarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile.....	50c.
	1 lb. Poudre à Pâte "Condor" sans rivale.....	25c.
	1 lb. Epices Assorties. Boîtes de 1-4 lb. Les plus hautes qualités.....	50c.

GRATIS

Sur demande
notre livret :
"L'Art de pré-
parer du bon
Café et du bon
Thé."

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITÉE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, a9.30 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m., b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a10.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, a9.40 a.m., a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a9.40 p.m.

DE LA GARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b5.15 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, L8.45 a.m., b 4.45 p.m.
NOMININGUE, L8.45 a.m., b4.45 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanches. (L) Mardi, jeudi et samedi. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (I) Samedi seulement.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V., 27e édition, 1. vol. in-12.....	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12.....	0.88
L'ÉDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12.....	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

LA MEILLEURE AU MONDE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'analyste public du Gouvernement:

Messieurs,
Je certifie par les présentes que j'ai analysé et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un paquet de la poudre appelée "THE COOK'S FAVORITE". Je trouve que c'est une excellente poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-SAIN ou REPROCHABLE, au contraire les phosphates combinés sont des ELEMENTS NATURELS dans la nourriture du lait et du pain.

Votre etc.,
JOHN BAKER EDWARDS,
Ph. D.D., C.L., P.C.S.,
Analyste Public,
Montréal.

Janvier 1883.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous recommandons l'essai de cette Poudre et vous n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec cette Poudre vous détrempez votre farine et vous la conservez des semaines en la gardant au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous le permette; n'est-elle pas un bienfait pour toute maîtresse de maison. Voyez nos circulaires. The COOK'S FAVORITE est très pure, très économique et à bas prix. Les biscuits faits avec cette Poudre se gardent plus longtemps frais. Souvenez-vous que nous en sommes les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul MONTREAL

Fleurs fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.
N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

PIANOS

Maison Archambault

Marchand de

PIANOS, ORGUES,
MUSIQUE en FEUILLES

312-314, Sainte Catherine, Est

Près de la rue Saint-Denis

Tél. Bell Est 1842

MONTREAL



Archambault

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANT :

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES;

IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

Prix 25 cents.

A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents.

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT, PRIX 25c.

.. LES VERS ..

Les Pastilles du Dr Coderre pour

sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Les Vers Ce remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU Dr CODERRE POUR LES VERS.

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL Co. LTD. MONTREAL, Can.



N'importe Laquelle de ces Chaises pour \$6.75

Ce sont toutes des chaises de salon désassorties et il n'en reste qu'environ quinze. Quoique les prix de quelques-unes atteignent \$9, tant qu'il y en aura, nous les vendrons à \$6.75 chacune. Une de ces chaises fera un cadeau de Noël utile et acceptable. Vous pouvez les acheter maintenant et les laisser en entrepôt chez nous jusqu'à Noël, sans frais. La plupart ont des bras droits arrondis, avec des dos en bois uni, sculpté. Tous les bras des chaises sont supportés par des barreaux tournés. Les sièges sont recouverts de soie brocart dans des nuances différentes de vert, rouge, rose et brun. Leur rembourrement est sobre et elles sont pourvues de ressorts fortement trempés en acier. Les montures sont en bouleau et en imitation d'acajou. Tant qu'il y en aura, vous pouvez choisir n'importe quelle chaise à \$6.75.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes

Sweet Caporal

Sont les préférées
des dames

10c. LE PAQUET

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution
du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours
d'aucun autre agent ; il réveille les or-
ganes depuis longtemps inertes. Grand
succès et triomphe sur toute la ligne
pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies